

FRANCESCO SEBREGONDI

L'ARCHITECTURE PAR-DELA
LE CODE

—

—

PROBLEMATIQUE

“Dans la production de bâtiments, la part de définition par des codes – codes financiers, codes de construction, codes de sécurité, codes informatiques, codes d'apparence et de comportement – est désormais telle que l'architecture a bien peu à voir avec leur aspect final. [...] Nous avons besoin d'une architecture qui questionne la réalité.”

Aaron Betsky,
Manifeste de la 11ème Biennale d'Architecture de Venise, 2008

L'architecture a-t-elle les moyens de formuler, si ce n'est une critique, du moins un questionnement des logiques structurelles de l'environnement urbain contemporain ?
Précisément, ce questionnement architectural a-t-il une chance d'émerger *au coeur même* de l'environnement urbain ?

Architecture Beyond Code (ou *ABC*) est une recherche à dimension pratique, ainsi qu'une expérience critique de la façon de faire de l'architecture dans les contextes occidentaux actuels. Elle questionne la préséance du code sur l'architecture dans la construction de nos espaces (p. 3); examine la logique de contrôle inscrite dans ce processus (p. 6); et cherche, à travers des interventions architecturales non mandatées, une stratégie critique efficace (p. 8).

—

CODE

ABC part d'une affirmation basique : l'architecture, ce n'est pas le design¹. Le fait que, d'abord dans sa pratique, désormais dans son propre discours, l'architecture se soit fondue dans le vaste champ du design, est à la fois une confession de son statut flou comme projet, et un symptôme d'une indétermination générique s'établissant comme la forme même de nos systèmes d'échanges.

La production de l'espace, tout comme la production elle-même, a pris fin². Il y a des signes de cela partout – des signes, voilà tout ce que nous produisons encore, le design a remplacé la production comme procès social dominant. Autrefois miroirs de notre réalité, les signes ne reflètent plus une valeur contrainte, déterminée par un complexe de références externes. Les miroirs ne reflètent plus que des miroirs – *spéculation* totale – et la valeur a acquis une forme introvertie, fluctuante, modulée par la circulation infinie et l'échange incessant de ses signes. Le code est ce qui rend possible cet échange : une loi de relativité absolue, par oppositions distinctives, de tous les termes entre eux à l'intérieur d'un système. Le code est notre principe, et le design son apôtre.

C'est à travers sa soumission totale au code – non seulement comme loi, mais comme logique de fonctionnement – que la pratique architecturale se change en design. Avec sa formule inaugurale – "la forme suit la fonction" – le design moderne a transformé les objets en signes (la forme, le signifiant, doit refléter la fonction, le signifié), et les a organisé en système structuré par un code (un langage au sens strict). Le ralliement de l'architecture à cette formule a entraîné l'expansion de ce système, des objets à l'environnement urbain tout entier. Puis nous sommes passés à "la forme suit le programme". Le système n'a changé que son contenu, pas sa forme opérationnelle : la forme/objet du design est toujours soumise à un meneur, à l'impératif de refléter, de signifier, d'agir comme forme/signe. Et si le

1 Ce point, ainsi que l'ensemble des implications critiques qui en découleront, s'appuient largement sur la pensée de Baudrillard – dans laquelle ce projet trouvera un cadre conceptuel – et précisément là où cette pensée en croise d'autres, notamment celles de Foucault et de Deleuze.

2 BAUDRILLARD, Jean – "La Fin de la Production" in *L'échange Symbolique et la Mort*, Gallimard, 1976.

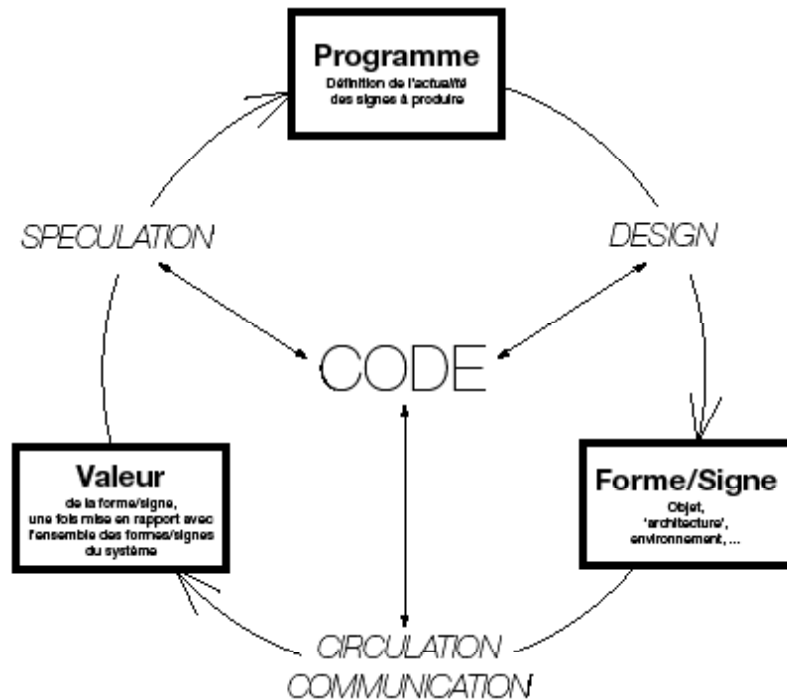
mythe de la fonctionnalité a provisoirement ancré son signifié à un principe de réalité (la fonction, la valeur d'usage), son effondrement a ouvert la voie au processus indéterminé et combinatoire du code – à travers lequel le code lui-même assure sa propre reproduction³.

Cette reproduction anime l'étourdissante croissance de notre système sociétal, à la fois extensive (à travers l'absorption de chaque dimension, chaque modalité d'échange, ainsi que leurs situations passées) et intensive (à travers l'accroissement de la communication entre chaque composant de l'environnement intégré qui en résulte). L'architecture effective de cet environnement, qui se substitue à nos espaces, est générée par le code lui-même : elle consiste en la pure mise en acte de sa croissance, la construction programmatique de nouveaux chemins de circulation de la valeur, tous procédant d'une médiation codée⁴. En acceptant le rôle de designers auquel ce système les a assignés, les architectes ont non seulement déserté le champ de l'architecture – inventer les articulations et les configurations des espaces habités – mais encore sont devenus des agents de la reproduction du code. Dans le cadre d'une pratique limitée à la *performance d'un programme*, lui-même émergeant à travers le code, leurs œuvres s'érigent comme des manifestes de notre système. Dans l'environnement urbain, la pratique architecturale est devenue la "sémiologie opérationnelle"⁵ du code.

3 A partir de là, le parallèle avec notre système monétaire est total : la relativité absolue des formes/signes (comme des monnaies) entre elles a mené à l'abandon de la fonction (comme de l'étalon-or) en tant que référence concrète de leur valeur – ce qui libère cette dernière de l'exigence de refléter un quelconque fragment de réalité, et qui la fait entrer dans un processus de pure spéculation, procédant d'une médiation codée.
c.f. BAUDRILLARD Jean – "Design et Environnement" in *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Gallimard, 1972.

4 Par exemple, l'étalement urbain n'est pas un phénomène casuel, il ne procède pas de facteurs sans relation entre eux (une telle architecture "casuelle" donnerait lieu à la richesse de la surprise, tout comme au risque de l'effondrement). Au contraire, les facteurs combinatoires qui interviennent l'expansion de l'environnement urbain sont tous reliés par le code, dont le procès même est de maintenir une communication totale entre chaque élément du système qu'il structure.

5 BAUDRILLARD, Jean – *L'échange Symbolique et la Mort*, Gallimard, 1976 ; p. 119.



— CONTROLE

Les doléances quant au règne d'un urbain dystopique et à son implacable expansion globale, tout comme l'enthousiasme envers le déferlement de réseaux de communication reliant mondialement les gens, sont désormais des lieux communs (peut-être les derniers *lieux du commun* restants). Ces effets sont bien-sûr deux dimensions du même procès, le second offrant une sorte de compensation au premier, un simulacre de lien social une fois que l'environnement urbain a achevé de le démanteler. La socialité elle-même est désormais *designée* – elle repose sur des signes, qui acquièrent leur valeur à travers leur échange continu sur des canaux dédiés, structurés par le code. C'est ici que se niche le processus de contrôle : le code délimite les chemins possibles par lesquels messages et valeurs peuvent être structurés et circuler; c'est par le monopole de la *forme* des échanges, indépendamment de leur *contenu*, que le contrôle social est opéré. De même que la profusion de marchandises, à l'âge de la production, enchaînait le corps social à la logique de consommation, la profusion de signes, à l'âge du design, imprègne le tissu social de la logique de spéculation⁶. Et la spéculation s'appuie sur l'indétermination totale, sur l'extermination des références, sur l'effacement de tout extérieur au système.

Dans l'environnement urbain, cette logique se révèle dans la ruée vorace vers la "requalification" de toute marge, tout interstice⁷ : négation de leur valeur propre (*as found*), table rase de toutes les dimensions de la valeur inhérente au lieu (historique, symbolique, affective, partielle...) issues d'un lent procès de sédimentation. *L'inhérence* doit céder le pas à la *cohérence*,

6 Bien sûr, le terme de "spéculation" dépasse ici sa forme financière, pour recouvrir plus généralement un mode de vie : dans l'absence de références "solides", les choix, les décisions et les actions ne s'appuient que sur la prévision des conditions probables que l'on sera amené à rencontrer – ce qui ne fait qu'alimenter l'incertitude générale du procès social.
c.f. BAUMAN, Zygmunt – *Liquid Modernity*, Polity, 2000.

7 Parmi bien d'autres, la récente re-qualification de la High Line à New York constitue un exemple paradigmatique. Durant des décennies, cette voie ferrée abandonnée a offert aux new-yorkais curieux ou marginaux un paysage d'altérité secret. Des millions de dollars ont été investis pour le démanteler, pour remplacer la végétation sauvage par une autre soigneusement *designée*, et pour créer des accès convenables depuis la ville – ce qui a transformé une ancienne *dérobade* en une énième distraction, et en nouveau noeud de convergence de la valeur spéculative.

qui aujourd'hui ne signifie plus qu'intégration au système de la valeur spéculative.

Dans l'établissement d'une indétermination générique, les lieux ne sont qu'une cible secondaire de démantèlement, comparée au *corps* – ce vieux "pivot du monde"⁸. A un premier niveau, on assiste à la disparition du *corps social* – ex-référent pour à la fois l'institution des rapports sociaux de domination, et la constitution d'une résistance à ces derniers⁹. Ses articulations organiques, issues de situations vécues *côte à côte*, sont remplacées par la connexion permanente de singularités dispersées. Mais ceci est aussi vrai du *corps individuel* – progressivement désengagé de son environnement quotidien¹⁰. La médiation toujours plus profonde de notre sensorium tend à brouiller les limites et l'intégrité du corps, dont l'activité de perception subjective en faisait le pilier de la conscience. Nous voici dans un âge de "dividuels"¹¹, le corps lui-même devient un signe, désarticulé entre une forme et sa valeur fluctuante. Crise d'identité : le Soi n'a plus rien de stable auquel être *identique*, et sa nouvelle géométrie variable est définie dynamiquement par les flux qui l'entourent.

Le contrôle s'établit par l'omniprésence du code comme seul et unique chemin – en *médiant* toute pratique¹², tout échange, il garantit leur conformité mutuelle, module un totalitarisme diffus et décentralisé. Si le design fournit au code une nuée de façades toujours irrésistibles – les lignes de fuite du désir étant désormais elles-mêmes des lignes de code – la véritable architecture de ce système n'offre pour horizon que son inexorable reproduction, et comme dommage collatéral, l'éradication de toute forme de valeur autre que la forme spéculative. Pour s'échapper de ce palais des miroirs, il faut une contre-architecture – une architecture par-delà le code.

8 MERLEAU-PONTY, Maurice – *Phénoménologie de la Perception*, Gallimard, 1945.

9 Concernant le corps social dans les sociétés disciplinaires, cf. FOUCAULT Michel – *Surveiller et Punir*, Gallimard, 1975. Concernant son démantèlement dans les sociétés de contrôle, c.f. DELEUZE, Gilles – "Post-scriptum sur les sociétés de contrôle" in *L'autre journal* n°1, Mai 1990.

10 Cette notion est plus amplement développée dans mon Mémoire de Master - "Le désengagement du corps dans l'espace contemporain", 2009.

11 DELEUZE, Gilles – *ibid.*

12 AMIN, Ash / THRIFT, Nigel – *Cities: Reimagining urban theory*, Polity, 2002 ; "The modern city exists as a haze of software instructions. Nearly every urban practice is mediated by code." (*La ville moderne existe en tant que brume logicielle. Presque toutes les pratiques urbaines procèdent d'une médiation codée*)

— ANTIGRAMME

L'architecture de notre système a pour caractéristique de dériver du Programme, dont le contenu toujours changeant déguise l'uniformité des rapports qu'il établit. Une contre-architecture effective ne pourra procéder que d'un *antigramme*, ayant pour objectifs premiers la déconstruction de notre environnement programmatique et le renversement de ses logiques. L'antigramme d'ABC s'appuiera sur trois références stratégiques, dont l'interprétation esquissera peu à peu le protocole expérimental du projet.

.Pontage du code

"La terre est bleue comme une orange"

Paul Eluard – "La terre est bleue", 1929

La hantise de ce système de valeur basé sur le code, c'est le piratage¹³, ou la poésie, ce qui revient au même : le frayage de nouveaux chemins, par-delà le code, pour l'émergence de valeur ou de sens. Aussi bien le piratage que la poésie manipulent la structure codée d'un langage et agencent une architecture transcendante en son sein. La valeur résultante de cette opération est subversive en elle-même : plus que dans le but atteint (techniquement, la même information aurait pu être rejointe à travers des chemins codés), cette valeur réside dans l'acte même d'*aller par-delà*, de suivre un chemin que l'on a soi-même créé, dégagé, *singularisé*. Une telle valeur ne peut être éprouvée *contre* d'autres, ce qui est la logique même du code, mais seulement *pour* elle-même – goûtée et non testée, en cela elle reste incodable. Cette perception subjective fugace nous abstrait un instant de l'étourdissante omniprésence du code. Un fossé à enjamber, c'est une occasion de se rassembler – ainsi qu'un véritable pari architectural. L'architecture programmatique, dans l'environnement urbain, souligne

13 MCKENZIE WARK – *A Hacker Manifesto*, Harvard University Press, 2004

un réseau de canaux pour chaque pratique urbaine, garantissant ainsi que chaque chemin, chaque rapport spatial procède d'une médiation codée. Une première piste pour les interventions d'ABC consistera donc à mettre en tension des canaux urbains parallèles, de sorte à permettre des pontages du code, à créer des potentialités de rapports spatiaux non-programmés.

.Hétérotopies urbaines

"[Les hétérotopies] ont la curieuse propriété d'être en rapport avec tous les autres emplacements, mais sur un mode tel qu'[elles] suspendent, neutralisent ou inversent l'ensemble des rapports qui se trouvent, par eux, désignés, reflétés ou réfléchis."

Michel Foucault – "Des espaces autres", 1967

Le concept d'hétérotopie, tel que Foucault l'a forgé, occupera un rôle central dans ce projet. Malgré le procès d'absorption forcé qu'elles endurent, des hétérotopies subsistent encore en filigrane de l'environnement urbain. Elle se forment dans les interstices qui échappent encore au Programme – et si les configurations urbaines tendent à les nier ou les occulter, il y a toujours des enfants pour les découvrir. En suspendant le flux d'injonctions qui caractérise l'expérience urbaine, les hétérotopies déploient une sorte de vide foisonnant : la perception redevient soudainement active, libérée de sa canalisation incessante par le Programme, et le corps tout entier est réengagé dans une interaction effective avec ce qui l'entoure, dont la forme reste à construire, inventer – qui avant tout n'est pas imposée. Tunnels souterrains, toits, terrains vagues, sont tous des hétérotopies urbaines, en ce qu'ils forment des lieux extérieurs à l'environnement pleinement programmé, des lieux où prendre du recul – première étape de toute critique. Leur équilibre est fragile : une fois desservis par un accès convenable, par une dérivation d'un canal urbain qui les branche en haut débit au réseau d'ensemble, les voilà dénaturés, démantelés à coup sûr – ce qui est l'une des politiques du système. Le passage qui y conduit doit constituer un acte d'*outrépassement*, comme grimper une grille ou se glisser sous une trappe. Ce n'est qu'en conservant la limite structurée par le code – ou du moins la perception de cette limite – que leur altérité absolue peut se maintenir.

Une deuxième piste de recherche se focalisera sur la perméabilité de ces limites : ajuster des impulsions architecturales pour leur franchissement, jouer avec l'attraction du *par-delà* pour former des vecteurs sensibles, orientés vers les hétérotopies existantes. Mais les enfants vont plus loin : non seulement ils découvrent des territoires vierges pour jouer, mais encore ils les créent, en fabriquant des *cabanes*. La construction d'hétérotopies au sein même de l'environnement urbain apparaît comme un défi à relever au cours de ce projet.

.Interférences

"En tatouant les murs, SUPERSEX et SUPERKOOL les délivrent de l'architecture, et les rendent à la matière vive, encore sociale, au corps mouvant de la ville, avant le marquage fonctionnel et institutionnel."

Jean Baudrillard, "Kool Killer ou l'insurrection par les signes", 1976

L'explosion de graffiti à New York au début des années soixante-dix, dont le compte-rendu et l'analyse par Baudrillard¹⁴ constitueront un appui solide pour ce projet, peut se voir comme la construction collective d'une hétérotopie massive, qui se superposa à la ville toute entière, démantelant par là sa configuration architecturale. Dans un environnement saturé d'impudiques signes pleins, où le canevas urbain – la grille – fonctionne comme mise en scène de leur confrontation incessante, l'éruption de signes vides (tout aussi impudiques), qui ne se confrontent pas au reste de la ville mais ne font que hurler dans une langue étrangère, suffit à mettre le système urbain en crise. En recouvrant entièrement les surfaces visibles, les graffiti neutralisèrent l'apparence programmatique de New York, et la remplacèrent par un grand point d'interrogation, aux circonvolutions infinies. Leur offensive fut éphémère – [le code] sait intégrer ce qui le nie comme variable supplémentaire¹⁵. En effet, il s'agissait toujours de signes,

14 BAUDRILLARD Jean – "Kool Killer ou l'insurrection par les signes" in *L'échange symbolique et la mort*, op.cit.

et si leur contenu primitif – le Nom¹⁶ – était d'abord abscons (donc insurrectionnel) en rapport avec leur environnement, quelques vagues de médiatisation suffirent à leur retirer leur *immédiateté* et à leur assigner une connotation arbitraire – par quoi ils furent récupérés dans le système usuel d'échange de signes.

Néanmoins, les graffiti de New York marquèrent un soubresaut dans la critique urbaine : l'environnement urbain fut pour la première fois attaqué dans sa *forme* de médium de masse. Alors que les stratèges situationnistes plaidaient pour le réemploi du système de communication urbain pour *lui faire dire autre chose*¹⁷ (le détournement reste une attaque au niveau du *contenu*), les graffiti n'employèrent ce système que pour *amplifier des interférences*, comme pour brouiller le flux d'injonctions lui-même et faire que les espaces urbains retrouvent une virginité primitive (l'image de la "jungle urbaine" acquière tout son sens). Aussi longtemps que ce *bruit brun* était réverbéré par les surfaces de la ville, une véritable *situation* était construite, dont le contrôle codé était perdu.

Le syndrome de Stockholm dont furent atteints les new-yorkais, qui militèrent massivement pour le ré-encadrement de leur condition urbaine, appelle à une analyse minutieuse de ce qui s'est vraiment passé avec les graffiti. Une actualisation des enjeux, qui se penchera sur l'évolution de la condition urbaine globale depuis les années soixante-dix, et sur les spécificités du terrain urbain dans lequel nous nous proposerons d'intervenir, pourrait ouvrir une troisième piste pour ce projet : le redéploiement de la stratégie des graffiti avec des formes architecturales. En conservant comme tactique l'emploi de moyens basiques et la mise en œuvre de transformations *superficielles*, il s'agira de construire des hétérotopies localisées. L'agencement judicieux d'éléments faisant écran à l'environnement urbain pourrait former, dans le *néгатif* de son espace, une architecture de la vacance – que chacun pourra meubler de ses peurs et désirs propres.

15 BAUDRILLARD Jean – "Design et Environnement" in Pour une critique de l'économie politique du signe, op.cit.

16 MAILER, Norman – *Faith of Graffiti*, Alskog/Praeger, 1974.

17 DEBORD, Guy / WOLMAN, Gil – "Mode d'emploi du détournement" in *Les lèvres nues* n°8, May 1956.

— ISSUE

Le développement de ce projet de recherche consistera à mettre en œuvre ces expérimentations (dont le site reste à établir) et à les documenter par des textes et des vidéos. Comme pour toute forme d'interventions *in situ*, leur documentation ne devra pas s'efforcer de les *restituer* – puisque leur matière première sera une perception subjective contextualisée – mais plutôt de retracer le processus qui aura mené à celles-ci.

Il est peu probable que j'atteigne les objectifs déclarés plus haut, que ces expérimentations parviennent effectivement à mettre le Programme en échec, même très localement. Mais ceci bien sûr n'est pas le but essentiel du projet. Sa dimension critique réside dans le processus lui-même : l'exploration de formes nouvelles de pratiquer l'architecture, le renversement progressif de ses axiomes, l'effort d'excéder son excès.

Pour véritablement pousser l'architecture par-delà le code, il faut la dénuder, la dépouiller de ses dramatiques intentions *positives*, afin qu'elle ne souhaite plus jamais "bâtir", "ériger" ou "atteindre" quoi que ce soit – si ce n'est une issue.

"Que chaque homme crie : il y a un grand travail destructif, négatif à accomplir."

Tristan Tzara, "Manifeste Dada", 1918

AVRIL 2010
WWW.FRANCESCOSEBREGONDI.NET